

VERJON

Ancien nom : VERTIO mentionné dès le X^{ème} siècle.
Région Rhône-Alpes - Département de l'Ain
Arrondissement de Bourg-en-Bresse
Canton de Coligny
Code commune 01432 - Code postal 01270
Communauté de communes du canton de Coligny
Population : 237 hab. (2006)
Densité : 46 hab./km²
Coordonnées : 46° 20' 45" Nord - 5° 21' 05" Est
Altitudes : mini. 210 m - maxi. 496 m
Superficie : 5,11 km²



Le village est blotti au pied du Mont Verjon (498 m), dans cette zone du Revermont parsemée de nombreuses carrières désaffectées, dont la pierre était autrefois acheminée vers la Bresse voisine par de pittoresques attelages. Le Solnan traverse la commune d'est en ouest.

Sur son cours, se trouve un lavoir daté de 1855 avec d'énormes pierres taillées et arrondies, ainsi qu'une roue à aubes : celle-ci actionnait une pompe ascendante d'où l'eau de source, arrivée par gravité, était "poussée" jusqu'à un réservoir situé en haut du bourg, vers l'église.

Verjon présente deux parties bien distinctes : l'une boisée, la plus accidentée ; l'autre, traversée par le Solnan, est composée de prairies et de terres cultivables. La forêt, parsemée de châtaigneraies - vestiges de celles qui, dans un lointain passé, aidaient les Verjonnais à se nourrir - s'étend sur 130 hectares plantés de feuillus ; 58 hectares sont propriété de la commune, dont 42 hectares sous régime de l'Office National des Forêts, c'est-à-dire en coupes réservées prioritairement aux habitants pour leur chauffage. Elle n'a pas toujours eu cette étendue : le village, comme la majorité du Revermont, vivait autrefois essentiellement de la vigne. Outre celles des Hospices de Bourg, les plus grosses récoltes venaient des propriétés Chambard, Legouis, Bondet. Ces importants vigneron employaient des journaliers. Les productions des Hospices étaient vendues à l'Hôtel-Dieu, les autres avaient les Bressans pour principaux clients. Le phylloxéra fut le principal responsable de la disparition de ce type de culture ; la "Grande Guerre" (1914-1918), les changements apportés aux modes d'exploitation agricole et l'exode rural lui apportèrent le coup de grâce. Verjon fut l'un des premiers villages à fonder une "Société des producteurs de lait pour la production de gruyère" (1888). En plein essor en 1900 (51 sociétaires), elle déclina depuis les deux grands conflits mondiaux : 34 sociétaires en 1925, 25 en 1957 et 2 en 1996.

L'artisanat était bien implanté, autrefois. Outre les moulins, on dénombrait deux maréchaux-ferrants, deux charrons, un cordonnier, un sabotier, un tonnelier, un tailleur de pierre, un petit atelier de fabrication de "fils et franges dorées" et, plus rare, une fabrique d'acide gallique (acide utilisé en teinturerie, obtenu à partir du tanin des noix de galle, excroissances du chêne et des châtaigniers), dirigée par le sieur Chambard dans les années 1850-1860.

Grâce au legs important d'un de ses habitants en 1838, Verjon posséda sa maison de retraite, nommée alors "hospice" ou "hôpital", jusqu'en 1944, gérée par une commission communale.

Le village, typiquement revermontois, a disparu en 1944 incendié par les Allemands : seules quatre bâtisses subsistent où se retrouve ce type de construction. Sur une colline dominant le bourg, une belle et vaste demeure s'élève à l'emplacement de l'ancien château seigneurial. Plus loin dans les terres, le majestueux château de La Verjonnière dresse ses tours.

Au IV^{ème} siècle avant J.C, il se trouvait, comme la Franche-Comté et les Monts du Jura, sur le territoire des Séquanes. L'origine la plus vraisemblable du nom du village semble remonter à l'ère gallo-romaine, si l'on en juge par le cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon (937-962) qui cite "Medietas Vertionis villae cum ecclesia" (= la moitié du territoire de Vertio avec son église). Le préfixe Ver, indiquant le sens de la hauteur ou de la supériorité, se retrouve dans de nombreux noms d'origine celtique.

Après la domination mérovingienne, puis carolingienne, les rois d'Arles, de Provence, puis du second royaume de Bourgogne régnèrent successivement sur cette terre jusqu'en 1032, date à laquelle le Revermont passa sous la domination du Saint-Empire-Germanique.

Dès lors, le territoire de la commune, au gré des épousailles ou des traités de vente, passa d'une famille à l'autre : en 1289, Amédée IV, comte de Savoie, l'acquiert par échange avec le duc de Bourgogne ; en 1306, il en inféode moyenne et basse justices au chevalier Amé, fils de Guillaume de Verjon ; Humbert, fils d'Amé, seigneur de Verjon et de Bussy, commença la construction du château qui porta son nom.

La famille de Verjon n'ayant pas de descendant mâle, Jeanne, fille d'Humbert, hérita de son frère Guillaume et apporta par mariage son fief à Pierre de Corent. La seigneurie fut vendue vers 1400 à Aymon de Châteauvieux, dont les descendants la conservèrent jusqu'en 1615.

Le

17 janvier 1601, la seigneurie de Verjon passe sous domination française, en application du Traité de Lyon.

Désormais, l'histoire de Verjon épouse l'Histoire de France. Catherine de Châteauvieux, femme de Clériadus de Coligny, hérite de la seigneurie ; leur fils, Joachim de Coligny, en fait don, le 30 août 1664, aux missionnaires de la confrérie Saint-Joseph de Lyon qui s'y maintiennent jusqu'à la Révolution, à charge pour eux, en échange, "d'accueillir en leur collège tous les enfants mâles de Verjon pour y apprendre à lire, écrire et chiffrer". Ils devront, en outre, subvenir aux besoins des plus pauvres.

Le 15 mars 1789, les Verjonnais remettent leur cahier de doléances ; au travers de ses cinquante articles, la revendication la plus fréquemment exprimée est celle d'une réelle égalité entre les hommes : égalité politique, fiscale, juridique et égalité des chances, notamment en ce qui concerne l'accès aux grades dans l'armée.

Un "conseil général" de la commune est mis en place en 1790 : le premier maire se nomme Julien Barrel. Deux ans plus tard, cette assemblée prend le nom de "conseil municipal" (l'actuel maire est le 25^e à remplir cette fonction). En 1793, le conseil municipal fut sommé de démolir le clocher, ainsi que le château de La Verjonnaire et ses tours. Malgré les ordres reçus, les habitants ne commencèrent les démolitions qu'en 1794, après un rappel à l'ordre. Meubles et livres furent expédiés à Bourg. Au début, les démolisseurs se payèrent sur la vente des matériaux, mais bientôt ils se plaignirent : ces travaux imposés endommageaient leurs outils, conçus pour le travail de la terre. On fabriqua donc des outils "adaptés" avec les fers trouvés au château et la croix qui se trouvait devant l'église. Un ouvrier osa se plaindre du maigre salaire perçu : il fut aussitôt "regardé comme suspect et traité comme perturbateur".

De 1796 à 1809, les campagnes successives de la République, du Consulat et de l'Empire virent tomber cinq soldats verjonnais, principalement en Italie. En 1819, Louis XVIII concéda au village le droit de foire. Le conseil municipal exprimant le vœu d'en obtenir cinq, à l'instar des communes avoisinantes, Louis-Philippe en accorda une seconde en 1833.

Il n'y eut plus d'école à Verjon en 1819 : le nombre d'élèves était si minime que l'instituteur en place ne revint pas, cette activité trop réduite ne lui permettant plus de gagner sa vie.

En 1834, le conseil municipal constate l'insuffisance du cimetière pour une population de 500 âmes et décide d'en ouvrir un nouveau proche de la chapelle Saint-Roch.

Une école de garçons, financée par la municipalité et par une subvention de l'Etat, voit le jour. L'hospice y contribue. En 1886, une "école de greffage" est créée à Verjon pour tenter de reconstituer le vignoble, mais cela ne profite que peu à la commune : l'enjeu ne retient pas suffisamment les personnes compétentes, plus attirées par les profits qu'offrent les contrées plus riches.

En 1897 est fondée la Société de Secours Mutuels : elle disparaît en 1977, soit 80 ans plus tard.

Les guerres successives déciment la population masculine. Les rares ouvriers agricoles rescapés ne retrouvent pas forcément leur emploi, aussi partent-ils à la ville, souvent pour y travailler dans les chemins de fer.

La Seconde Guerre Mondiale apporte son lot de deuils et de drames. En 1940, plusieurs Verjonnais sont faits prisonniers et conduits en Allemagne. A partir de 1943, l'activité des Maquis s'intensifie. A la suite du combat de Moulin-des-Ponts (voir Villemotier), milice et police allemande s'adonnent à de terribles représailles : le 16 avril 1944, dix personnes sont déportées ; en mai trois résistants arrêtés ; le 18 juillet, Verjon est incendié, cinquante bâtiments sont détruits. La population est relogée tant bien que mal, partie dans l'ancien hospice déserté par les religieuses, partie dans des constructions provisoires en bois. D'où l'appellation "Les Baraques" donné à un quartier bas du village.

La reconstruction ne commence qu'en 1948. Depuis la guerre, la population n'a cessé de diminuer, les petits commerçants ont disparu, l'école a fermé en 1990.



Vieille Rue - Les Vignes



Rue Centrale - Entrée du Pays



Vue Générale - Quartier du haut

EGLISE SAINT HIPPOLYTE

La plus ancienne fondation de messes “en les chapelles Saint-Claude et Sainte-Catherine” remonte au 23 février 1430. La petite porte au nord date de 1803.

En 1817, suite à la démolition du clocher (1794-1795), une partie de l'édifice menace de s'effondrer. En 1818-19 sont établis des devis de réparations. Le premier projet de couverture du clocher, jugé trop recherché et peu conforme au style de l'ensemble, est abandonné au profit d'un plus modeste.

Les travaux de restauration débutent en 1820 sur les plans de l'architecte Debelay.

Ils comprennent : reconstruction du gros mur méridional de la nef et de celui du bûcher, achèvement de la tour du clocher (exhaussement de la tour et du dôme), ouverture d'un “vitron” dans le mur méridional de la nef, repiquage du comble en tuiles plates sur le sanctuaire, rétablissement de la charpente du bûcher, couverture de l'ouverture du portail, rétablissement des lambris de la nef.

L'église de Verjon a été remaniée plusieurs fois et vraisemblablement raccourcie. Elle est inaccessible face sud, du fait de la mitoyenneté avec le presbytère. La face est n'est pas plus facile d'accès, la sacristie formant un appendice en surplomb d'une ruelle. Le plan originel semble avoir été la croix latine, mais, du fait des ajouts et transformations successifs, il n'est plus guère évident. Construite en pierres recouvertes d'un enduit sauf sur la façade ouest, elle associe les styles Renaissance (chapelle de Châteauvieux) et gothique (chapelles situées au nord, porche, nef).



La face nord, outre ses quatre contreforts, porte les traces d'anciennes ouvertures en biais comblées, qui permettent raisonnablement de déduire que l'église était autrefois fortifiée. Ce qui se voit confirmé par l'existence d'un fort glacis au mur du chœur (qui présente un bossage d'angle) et par deux des trois petites fenêtres en meurtrière de la tour d'accès au clocher (à trois faces). A ce jour, la face nord a conservé une ancienne porte en bois clouté (près de l'angle est), mais ne possède plus que deux fenêtres : l'une en arc brisé, l'autre en plein cintre. Près de l'angle opposé a été inaugurée le 12 juillet 1981 une plaque de marbre à la mémoire de François Picquet, le missionnaire des Iroquois. La fenêtre à meneaux, à remplages et à double forme, de la face est correspond à la chapelle Sainte-Barbe “des Seyturier”.



La sacristie présente un toit en appentis. La face ouest porte un très petit oculus. Côté sud, l'appentis du presbytère ne laisse apercevoir de la nef qu'une fenêtre en plein-cintre.

La toiture se présente en trois parties : celle du chœur est en croupe à très forte pente, celles de la nef et des collatéraux sont en bâtière à deux pans. La couverture se compose de tuiles "en écaille" vernissées (clocher), tuiles plates rouges (chœur), tuiles "romaines", creuses, rouges (nef). Le toit du chœur présente, côté ouest, un "chien assis".

Deux pierres tombales subsistent, côté nord. Elles paraissent avoir été transformées en couvercle de citernes. S'agit-il des derniers vestiges d'un



très vieux cimetière ayant bordé l'église ?

On accède au clocher-porche par un perron à cinq marches, lui-même précédé d'un pré-perron de six marches avec muret. De style néo-classique, en pierre blanche, son austérité est atténuée par un fronton triangulaire précédant la tour du clocher. Le portail, à la voûte en plein-cintre avec clé de voûte saillante, est encadré de deux pilastres. La porte en bois, à double battant, est surmontée d'une imposte à sept quartiers. Près de l'angle nord-ouest a été placé un point de repère géodésique.

Le clocher reconstruit en 1823, de style modeste, est à l'image des ressources de la municipalité d'alors, qui le fit restaurer après les ravages de la Révolution. Sa tour carrée trapue abrite, derrière ses quatre abat-sons à claire-voie et à voussure plein-cintre, deux cloches venues remplacer celles en place au XVII^{ème} siècle, confisquées - comme celles du château - sur ordre d'Albitte représentant du peuple (arrêté du 7 pluviôse An II).

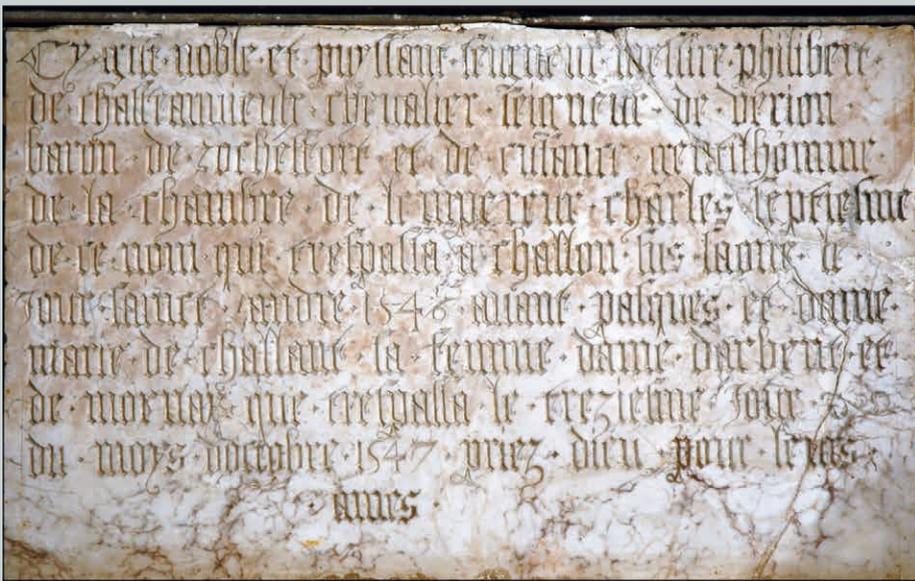


- **La nef** présente un plafond en arc déprimé. Elle est accostée de quatre chapelles, trois au nord, une au sud. Côté nord, niche néo-classique en pierre grise à ouverture en plein-cintre surmontée d'une double corniche saillante à degrés.

- **Le chœur** possède un ciborium (situé au nord) avec porte en bois et grille en fer forgé. Côté nord, en partant de l'entrée vers le chœur.

- **La Chapelle Notre-Dame de Pitié** par la suite dédiée à saint Hippolyte : à l'origine chapelle des familles Poncet et Picquet, on peut y voir au sol la dalle funéraire des parents du missionnaire Picquet. Une inscription latine rend hommage à cette honorable famille de tabellions royaux, ainsi qu'aux vertus de leurs épouses.

Précédé d'une estrade en bois à motif marqueté, l'autel, néo-gothique est creusé au centre d'un petit espace carré destiné à la pierre consacrée. Devant d'autel à quatre arcades à motif trilobé et à colonnes de style corinthien. Socle en bois, avec anteforium représentant quatre colonnettes de style néo-dorique. Retable reprenant le même motif. Tabernacle à porte ogivale à serrure ouvragée représentant deux fenêtres de style oriental surmontées d'une rosace.



• **La Chapelle Saint-Claude**, puis “du Rosaire” ou “de la Sainte-Vierge”. Piscine à ornementation en accolade, de style gothique.

Pierre tombale d’Henri Berrot, prêtre originaire de Verjon. Inscription : “Cy git messire henry Berrot prêtre fondateur de cette chapelle lequel trépassa le VI mars 1541”. Dalle funéraire réemployée comme autel, avec Cy git Valentin Gros décédé le 10 Avril 1780.



• **La Chapelle Sainte-Barbe**, par la suite “du Sacré-Cœur de Jésus”. Ancienne chapelle des seigneurs de la Verjonnière, elle présente sur sa face est une

fenêtre à meneaux gothique, ainsi qu’un petit lavabo, de style gothique flamboyant, accolée à une des quatre colonnes d’angle dont deux ont été mutilées par le passé. Fenêtre géminée à remplages gothiques flamboyants. Corniche à hauteur d’homme sous la fenêtre. Bénitier à droite de la porte. Pierre tombale ornée d’une grande croix, d’un calice (en haut à droite) et d’une aiguière (en bas à gauche) datée de 1571.

• **La Chapelle Sainte-Catherine**, par la suite chapelle Saint-Joseph, ancienne chapelle des seigneurs (fondation de messes par Philibert et Marie de Châteauvieux, 10 janvier 1542). Sur la face gauche de l’arc triomphal, une ouverture évoque un hagioscope. Deux encoches dans les colonnes qui précèdent le chœur laissent à penser que s’y appuyait jadis un jubé ou un chancel (grille qui séparait les seigneurs du reste des paroissiens). Tout au long des murs sont peintes des “littres funéraires” aux armes des Coligny : “de gueules à l’aigle éployée d’argent, armée et becquée d’or” (ses lambrequins, soutenu à dextre et à senestre par 2 griffons”. Devise : Bel avis).

• **Le Maître-Autel** en bois est de facture typiquement baroque. Il fut acquis en 1819, époque où la commune fit de gros efforts pour remettre l’église en état. Le motif central représente une couronne composée de deux branches en sautoir (branche d’olivier à droite, palme à gauche). Estrade de bois avec, au centre, une marqueterie d’au moins trois bois différents figurant une étoile à cinq branches. La table de l’autel est en bois foncé.



Le retable et le tabernacle sont en bois doré, avec motifs à entrelacs et fleurons. Au-dessous, motifs en frise. Sur la porte du tabernacle, le triangle de majesté rayonnant surmonte l’Agneau Pascal posé sur la Bible aux sept sceaux, lui-même reposant sur l’autel du sacrifice surmonté d’un miroir oblong à décor d’angelots. Au-dessus, une couronne avec globe terrestre et croix. Le décor latéral présente palmes d’olivier, grappes de raisin et épis de blé, symboles de paix et d’abondance, mais aussi du pain et du vin sacrés.

- **Enfeu** avec épitaphe sur marbre : Cy gist noble et puissant seigneur Me (Messire) Philibert de Chasteauvieux, chevalier seigneur de Verjon, baron de Rochefort et de Cusance (Cousance) , gentilhomme de la chambre de l'Empereur Charles V de ce nom, qui trépassa à Chalon-sur-Saône le jour de la Saint-André 1546, avant Pâques, et dame Marie de Chalant sa femme, dame d'Arbent et de Mornay, qui trépassa le 13ème jour du mois d'octobre 1547. Priés Dieu pour leurs âmes. L'inscription indique "septiesme de ce nom", mais il s'agit bien de Charles Quint.

- **Bénitier** à godrons enchâssé dans un ouvrage de chêne à deux pilastres légèrement saillants. Inscriptions ; Unus Dominus / Una Fide / IHS / Unum Baptisma. Deux bénitiers en grès en demi-vasque, sans motif.

- **La plus petite cloche** (197, 5 kg) date du Premier Empire et porte l'inscription suivante : J'ai eu pour parrain Mr Claude Ferdinand Piquet à Bourg et pour marraine Dame Catherine Aloïse Schoff son épouse. Mr Bondet, Maire. L'An 1813". **La plus grosse** (451 kg, avec un battant de 18,6 kg), fut baptisée le 20 avril 1834. Je m'appelle Marie Louise Adélaïde. Parrain : Mr Louis Robin, propriétaire à Verjon, ancien notaire à Lyon.

- **L'horloge**, auparavant au château ; elle fut rachetée et restaurée par la commune en 1792.



• Triptyque en bois polychrome de 1657. Panneau central en deux parties : à gauche, Vierge à l'enfant et Saint Torien (Saint Thaurin) ; à droite, Pietà et saint Nicolas de Tolentin.

Les volets intérieurs représentent les donateurs, tous deux accompagnés de leurs saints patrons respectifs : à gauche, Joachim de Coligny et un évêque ; à droite, son épouse et une jeune femme tenant la palme du martyr.

Volets extérieurs : d'un côté, saint Maurice reconnaissable à sa bannière "de gueules à la croix pattée de Saint Mauris" et vêtu d'une tunique frappée des mêmes symboles, tout comme ses compagnons d'armes visibles au second plan. De l'autre, saint Eloi, évêque. Classé Monuments Historiques le 24 juin 1976.









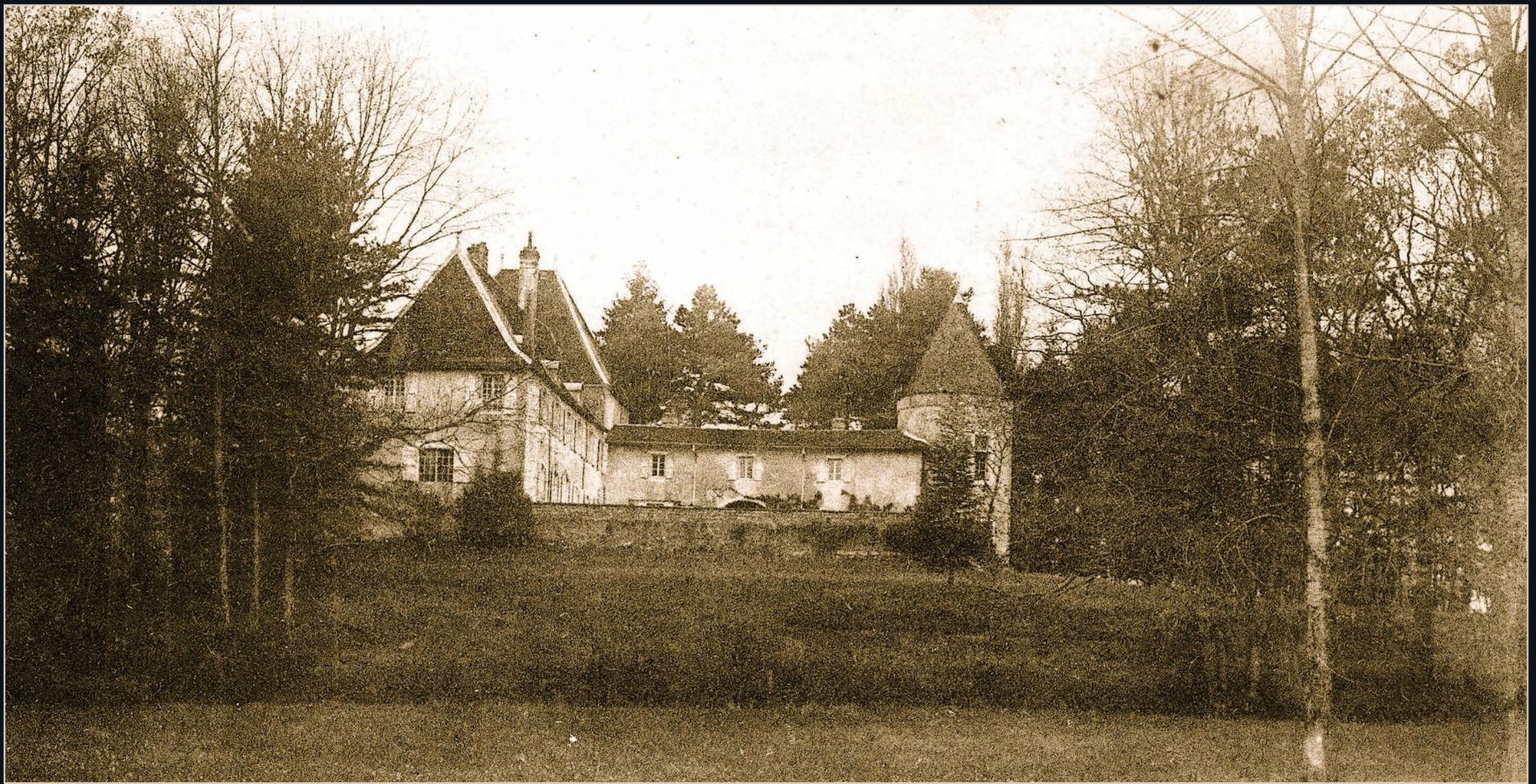












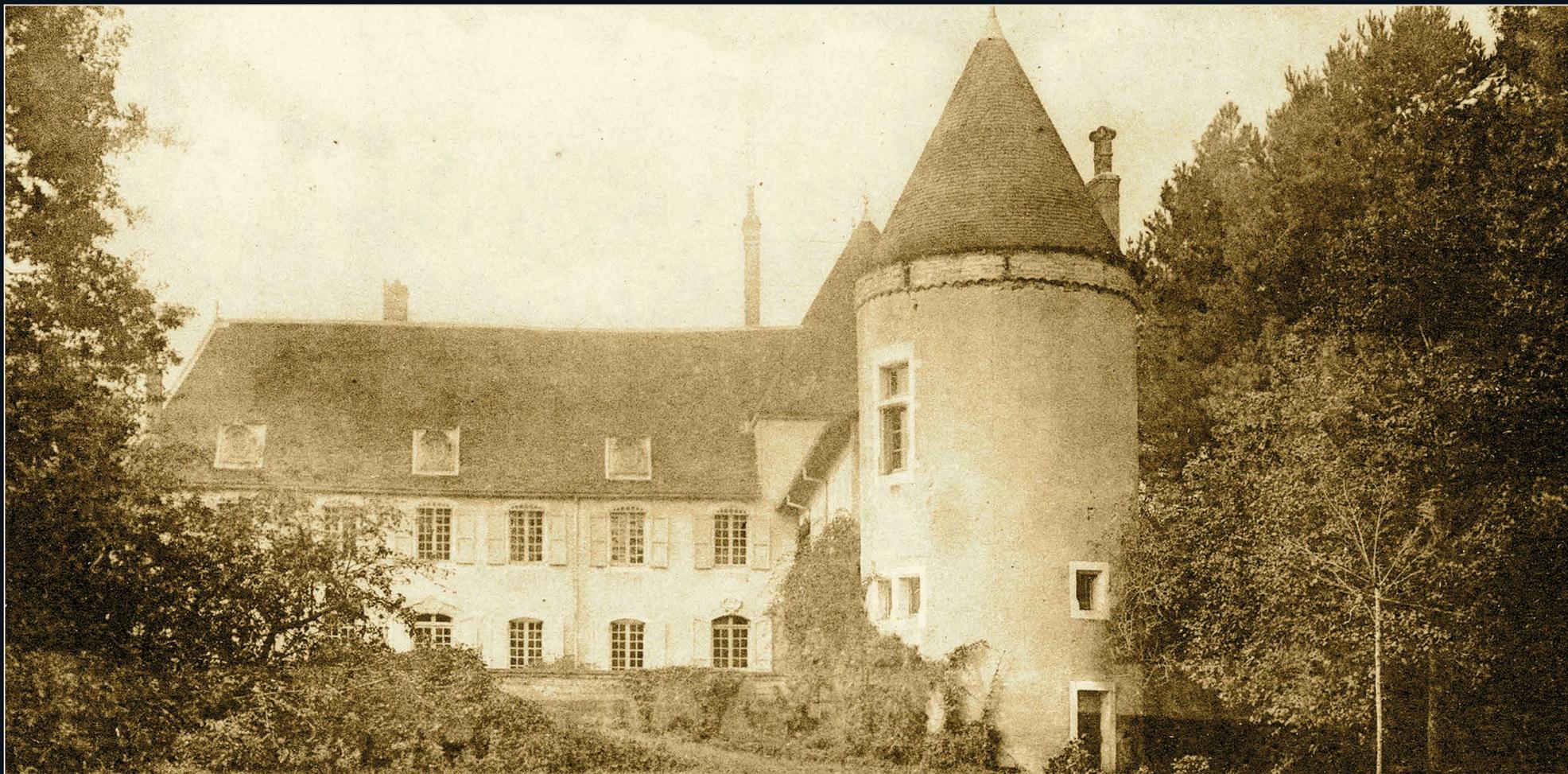
Ce château fut donné en héritage à un fils puîné de l'ancienne famille des seigneurs de Verjon et pour cette raison, prit le nom de "La Verjonnière". Cette famille posséda longtemps le château, jusqu'à Sibille de La Verjonnière qui l'apporta en dot à Aymonnet de Saint-Germain. Marie de Saint-Germain, dame de La Verjonnière, veuve de Philippe de Vélières damoiseau, vendit son fief à Pierre de Seyturier, seigneur de Cornod, dont les descendants possédèrent cette propriété durant plus de deux siècles. Les Seyturier appartenaient à une lignée de militaires, ce qui explique que la chapelle placée à gauche du chœur dans l'église paroissiale ait, à leur instigation, été dédiée à sainte Barbe. Parmi les membres remarquables de cette lignée : Louis de Seyturier semble avoir été le bâtisseur de la maison-forte de Saint-Germain et Claude de Seyturier, gentilhomme érudit, auteur d'un ouvrage sur le duel, "Le point d'honneur".

Le 7 juin 1651, elle fut cédée au collège des pères Jésuites de Bourg.

Le château de La Verjonnière est bordé par la rivière de Courmangoux. De forme générale en "L", sa partie la plus ancienne est la tour trapue de plan rectangulaire (XVe siècle).

La tour ronde, à l'est, porte la date de 1563 au dessus de la meurtrière basse qui, jadis, protégeait le pont-levis. L'aile principale fut ajoutée par les Jésuites : le monogramme du Christ, emblème de la Compagnie de Jésus, figure sur une fenêtre donnant sur la cour. Le château disparaît presque totalement derrière les arbres de son parc.























VERJON (Ain) — Château Féodal



A. Cordier, photog., St-Martin-du-Mont (Ain)

CHÂTEAU FÉODAL DE VERJON

Il surplombe le bas du village, entre le quartier de la Jannaz et le chemin des Fosseaux. De ce dernier subsistent de fortes assises de pierre taillée, trois portes avec jambages et voûtes, le soubassement d'une tour ronde (nord-est), une tour carrée conservée jusqu'au premier étage, un puits - remarquable par sa margelle monolithique de grande taille - autour duquel le sol est pavé et équipé d'un écoulement taillé dans la pierre, plusieurs caves voûtées. Des bâtiments plus récents occupent le site : cette construction réutilisa en partie la pierre et les soubassements de l'ancienne. La demeure actuelle se présente comme un ensemble de bâtisses groupées autour d'une



belle cour intérieure. Le propriétaire occupe la plus imposante, à gauche de l'entrée principale, ainsi qu'une partie des dépendances, tandis que des logements locatifs ont trouvé place dans la maisonnette à côté du puits et dans la longue suite des "communs", située face à l'entrée, qui abrite une petite chapelle installée par le propriétaire. Cette partie hébergea durant plusieurs années une communauté religieuse.

Le château a, de longue date, abrité une ou plusieurs chapelles : l'une d'elles fut construite en 1655-1658, par le maçon Pierre Magot. Elle fut bénite le 12 septembre 1658. Elle était alors "joignante et attachée au château du côté du matin de la grande salle".

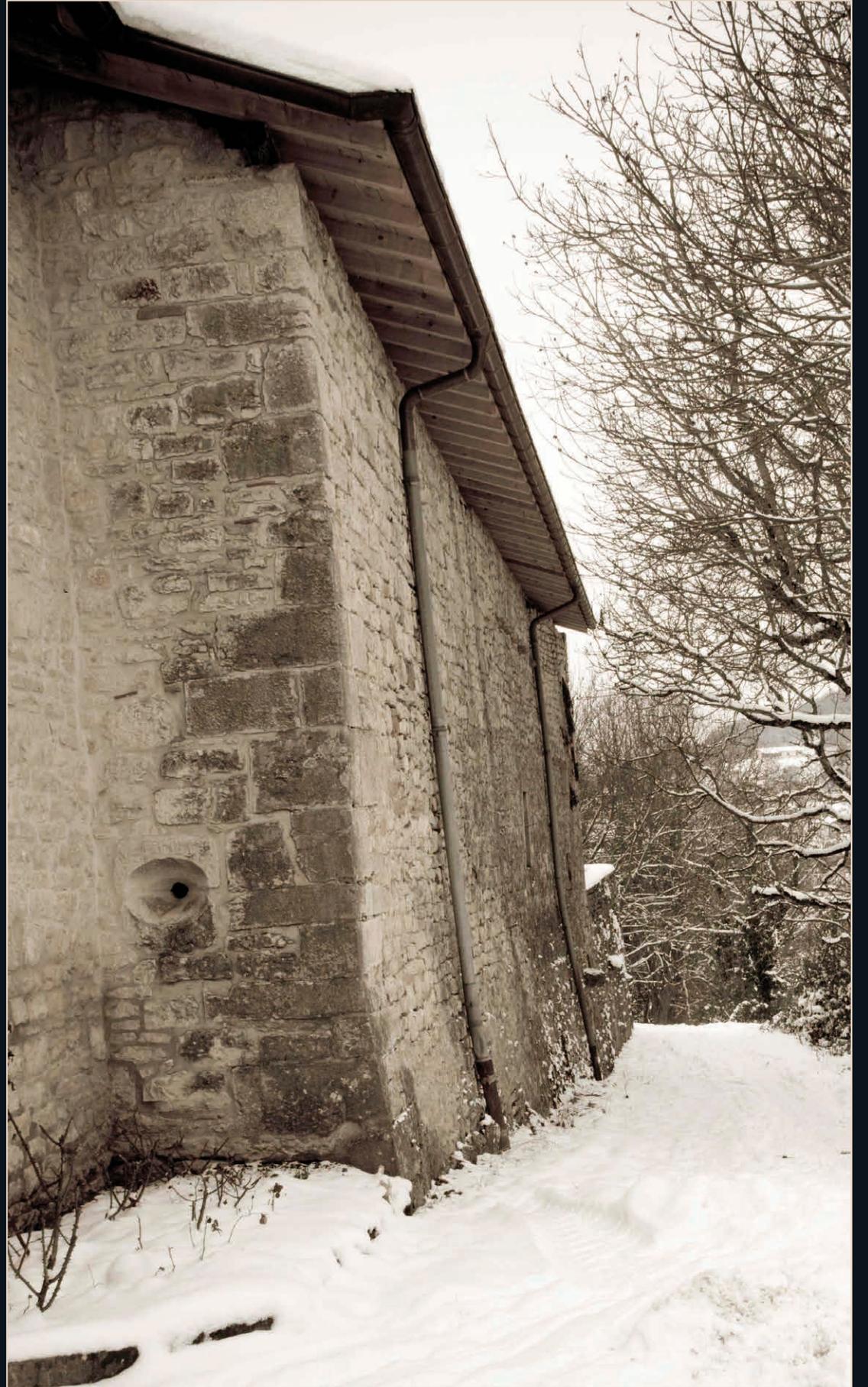
"C'est au château de Verjon que s'établirent provisoirement cinq religieuses de Sainte-Elisabeth, de l'ordre de Saint-François venant de Roanne, avant de fonder le troisième monastère de cet ordre à Lyon, au lieu dit les Colinnettes. En 1700, dénombrement de la seigneurie de Verjon, par les missionnaires de Saint-Joseph de Lyon ; puis en 1752, reprise de fief et dénombrement de la même seigneurie, par la même congrégation" (Richard).













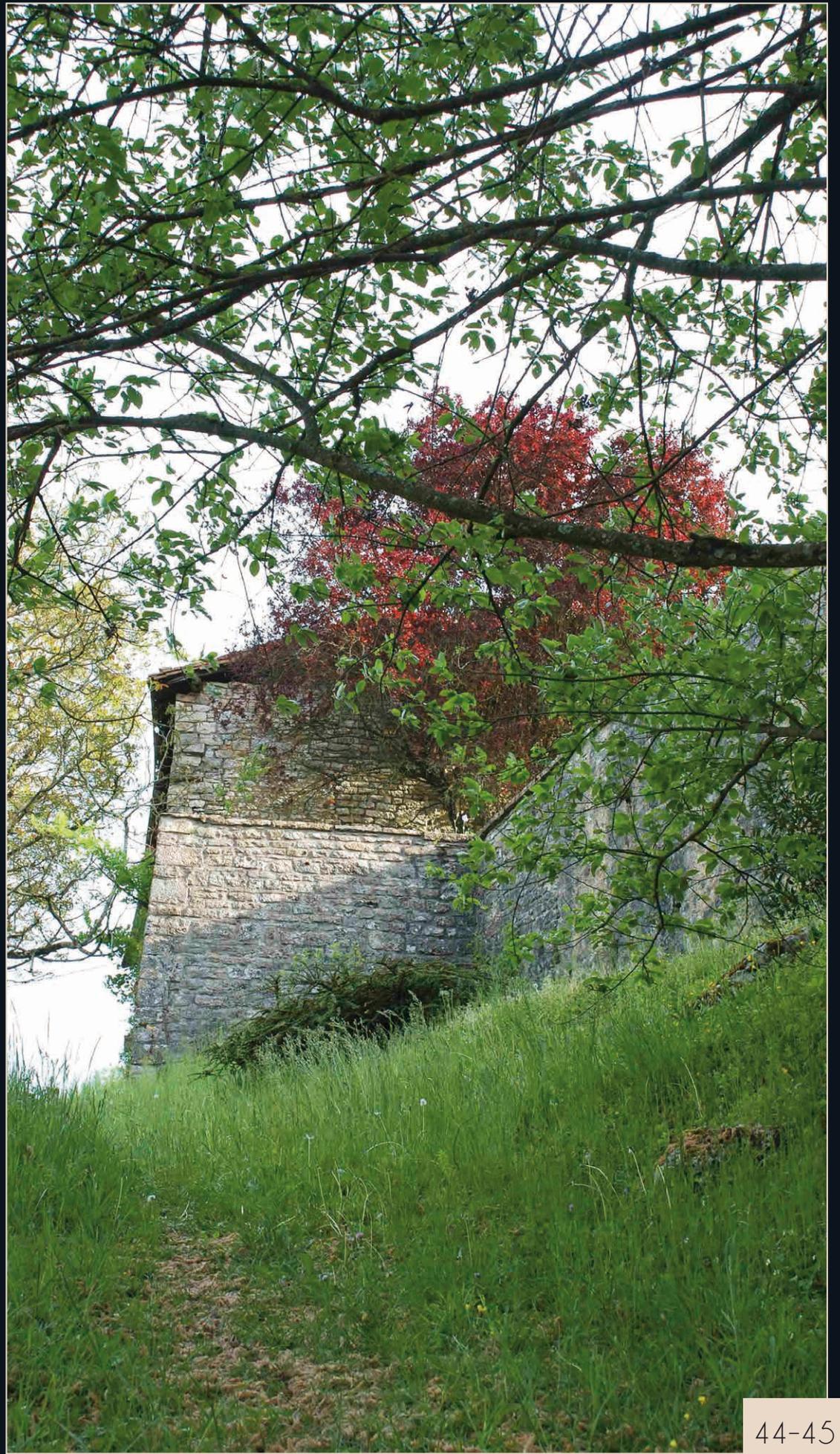


















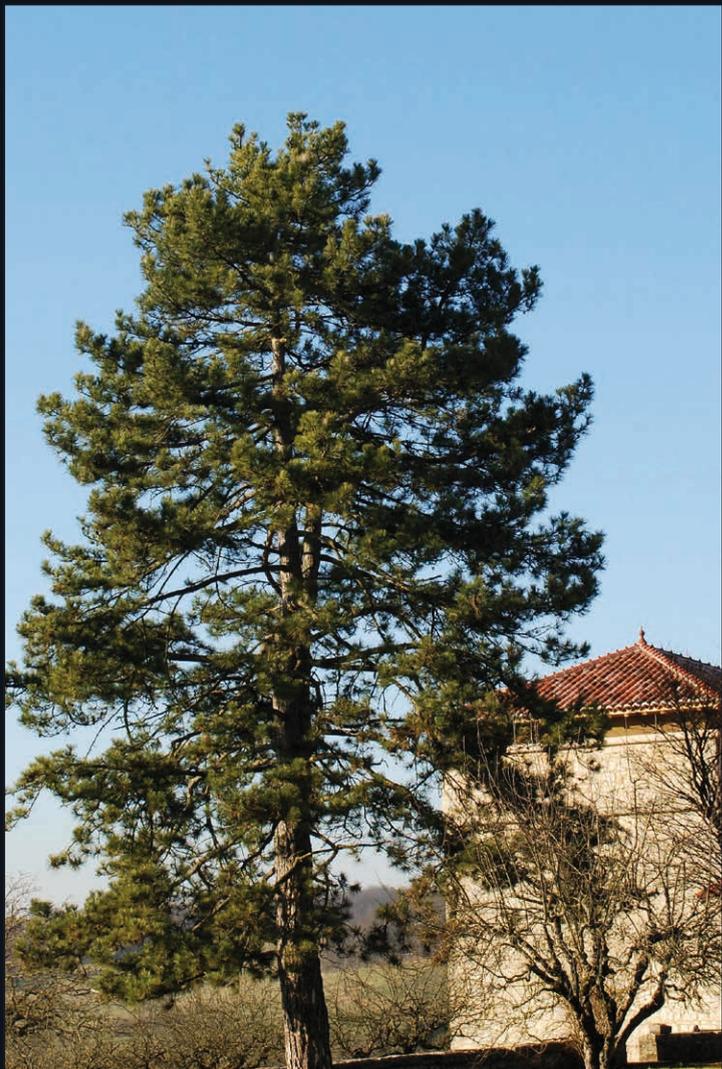














· MOULIN PLANCHE OU “DE LA SOURCE”

Remarquable bâtiment tenant plus du château que du moulin situé à proximité de la source du Solnan, il est parfois appelé “Château Planche”, du nom de son ancien propriétaire. Sur une photographie, on peut admirer les jardins à la française communs au moulin de la Source et au moulin Chabert.

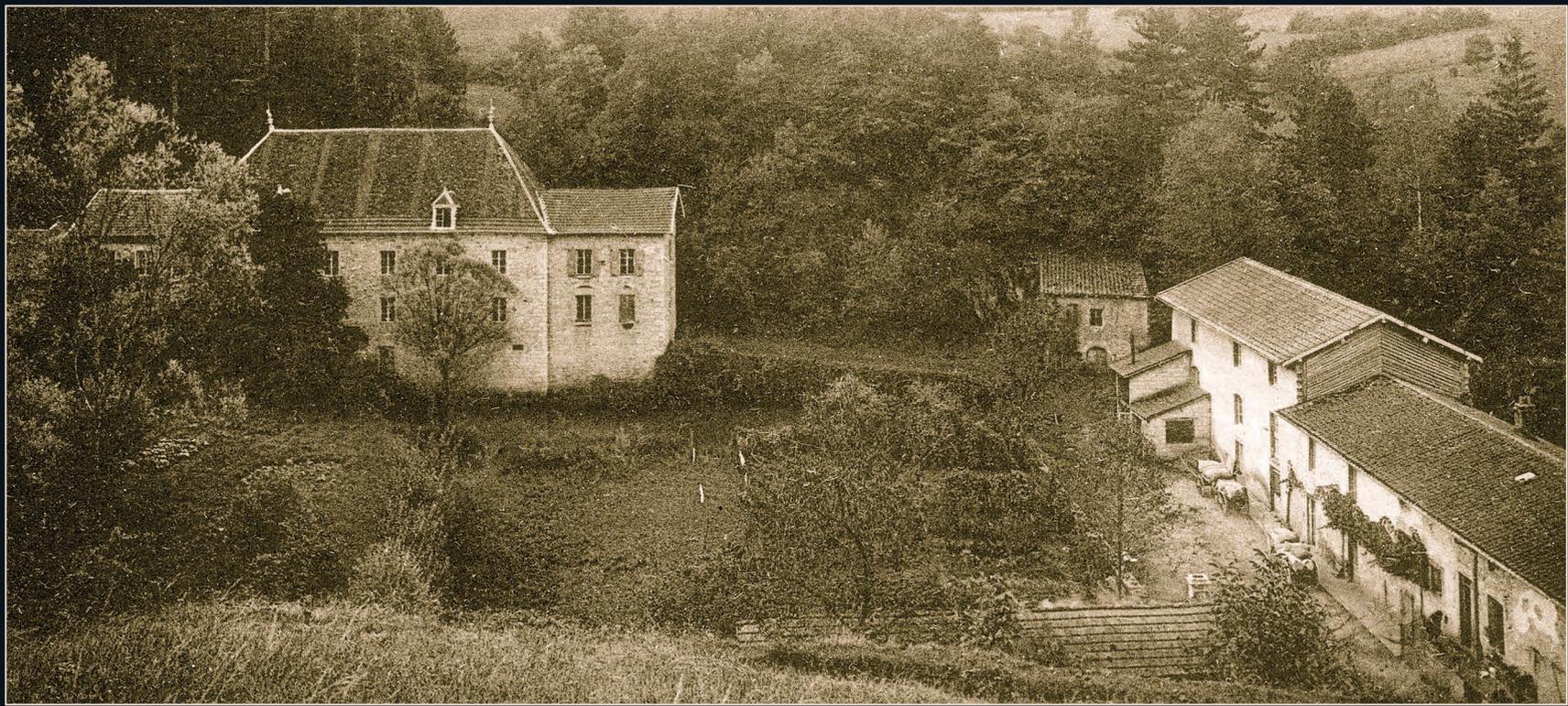
Grosse bâtisse rectangulaire, en pierre, avec bossage d’angles et ouvertures à linteaux en pierre de taille, surmontées de voûtes décoratives en briques. Surtoit à double pente au-dessus des meules. L’accès au bâtiment se fait par un pont à deux arches de taille inégale. L’extrémité d’une de ses ailes qui abritait un four, menace de s’effondrer.

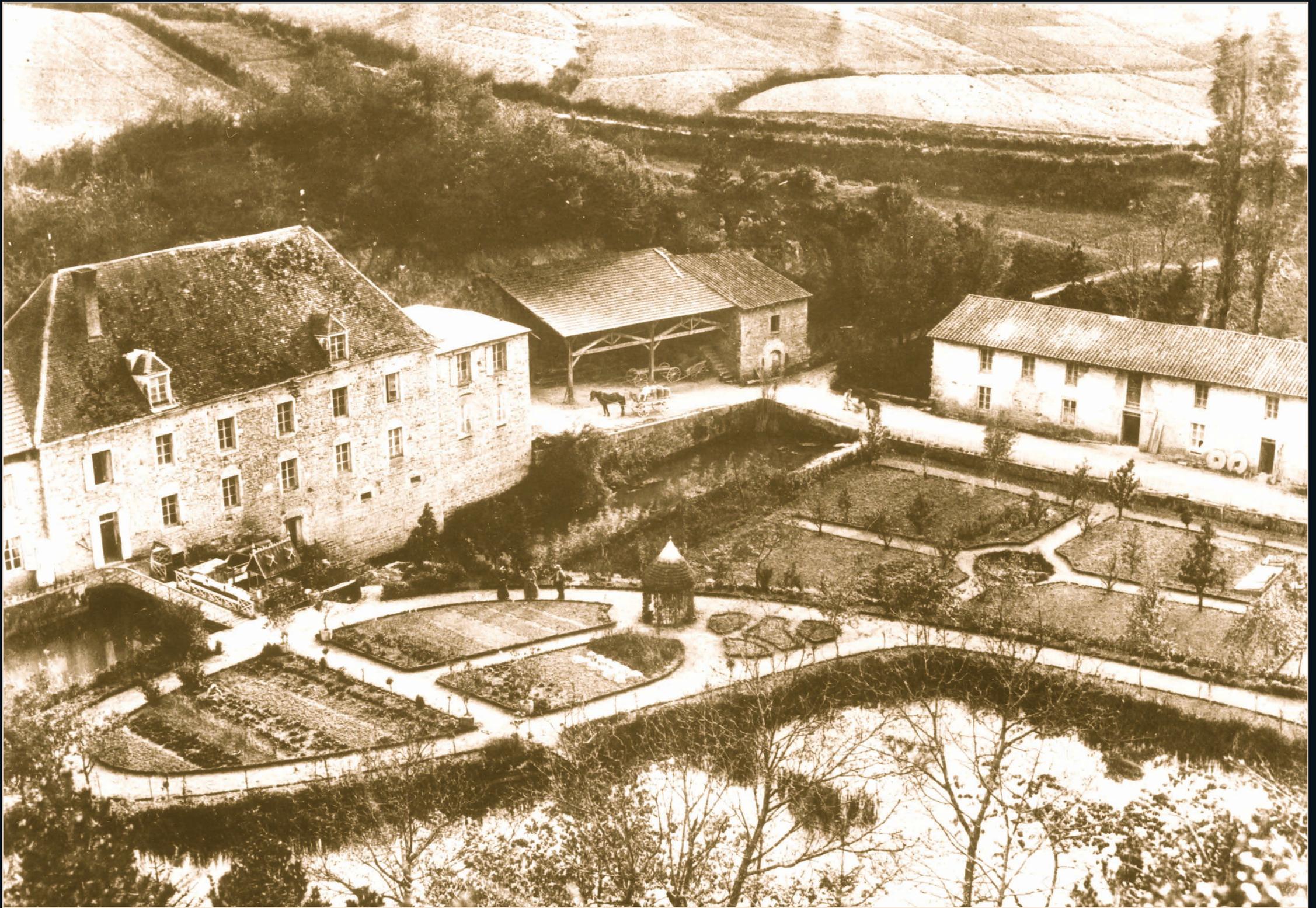
· MOULIN CHABERT

Perpendiculaire au moulin Planche, il coupe la vallée en travers. Il alimentait autrefois une cartonnerie. La partie gauche a été rehaussée pour y installer un moulin à farines panifiables. Il possède encore son système de vannes. La partie la plus à droite, qui abritait les écuries, présente, face au chemin d’accès, des fenêtres basses, voûtées et entourées de briques, style “four à pain”.

· MOULIN ROMAND

Plus proche du village, il est perpendiculaire à la rivière. Composé de trois bâtiments en pierre recouverts de crépi, on y trouve des ouvertures rectangulaires à jambages et des linteaux en pierre de taille. Le toit est en croupe recouvert de tuiles “romaines” et la dépendance en pierre, avec appareillage d’angle et toiture en bâtière. Il a été acheté pour usage d’habitation et contenait encore ses meules et trémies à grain.





Moulin de la Source



Moulin Romand



Dans une combe toute proche à l'est du village, en contrebas de la route de Roissiat, le Solnan prend sa source dans un ravissant site verdoyant. Cette source revêt un caractère particulier : de type vaclusien, elle alimente par temps de pluie une résurgence située dans la roche, qui donne un fort débit ; en cas de pluviosité exceptionnellement importante, elle approvisionne de surcroît une cavité nommée "Le Dauphin" qui, à son tour, libère une chute d'eau au flanc de la falaise. Le Solnan coule dans un lit aussi important à sa source qu'à 2 ou 3 km en aval. Son énergie alimentait jadis une cartonnerie - tenue par le sieur Bombard, qui fut par la suite transformée en moulin à céréales panifiables -, une scierie et quatre autres moulins : tous ont cessé leur activité.



Situés sur le Solnan, en aval de la place publique, pittoresques et reposants à l'œil, ils ont tous deux été récemment remis en valeur par la municipalité. La roue à aubes entraînait autrefois une pompe servant à remonter en haut du village l'eau de la source Bretet, qui alimente toujours le lavoir.

L'ancien pont à une arche unique, datant de 1827, est bordé de marches descendant vers l'eau, ce qui permettait aux bêtes de venir s'y désaltérer et traverser la rivière. En aval, une petite construction en pierre avec bossage d'angle et appareillage régulier abrite sous une toiture en pavillon - tuiles plates et rouges - le mécanisme de la roue à aubes, daté 1876. Plus loin, petit pont couvert, en pierre aussi, appartenant autrefois à la fromagerie.













CAPITET

Ce puits en pierre revêt une singularité intéressante : sa margelle, composée de deux blocs, est accessible à la fois de la cour, pour les 2/3 et de l'intérieur de la maison, pour 1/3. Sa toiture en appentis, recouverte de tuiles à la romaine s'appuie pour partie sur le mur de la maison, lequel laisse apparaître, à l'intérieur, trace d'une voûte.

Peut-être s'agit-il d'un mur, mur capité, car les anciens le nommaient « le capitet ».



CHAPELLE SAINT-ROCH

Fondée par la famille Pommatau, de Salavre, au cours de l'épidémie de peste de 1636, elle fut saccagée sous la Révolution et restaurée en 1816, grâce à une souscription des Verjonnais. Le 14 juillet 1790 s'y réunit une grande assemblée où chacun prêta le "serment civique". En 1637, Jean Pommateau de Salavre, fonda deux messes dans la chapelle Saint-Roch". En 1784, un rapport d'expert la dit "éloignée d'environ un quart de lieue, voûtée". Il faut deux "angives" pour épauler cette voûte ; Elle contenait alors deux statues : l'une de saint Roch et l'autre de saint Sébastien, qui tombaient de vétusté et demandaient à être renouvelées.

De petites dimensions, elle est bâtie en pierres recouvertes d'un enduit. La porte de chêne cloutée, de style simple et rustique à double battant est entourée d'un appareillage de pierres de taille formant une voûte en plein-cintre et surmontée d'un petit oculus. Le pignon s'élève à 4,10 m. Le mur du fond est percé d'une fenêtre voûtée. Le mur sud présente une petite niche et un bénitier rond en pierre.

"La chapelle rurale de Saint-Roch est voûtée en berceau d'ogive à anse de panier ; elle contient une grande statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, qui paraît être dans le style de la Renaissance.



La date de 1855 sur le pignon de la chapelle, doit être une réparation" (Richard).





Ferme Maissiat.



Ancienne Maison Picquet,
ancien hospice,
dite aussi "La colonie".

Ancienne maison des
Hospices de Bourg.
Cette grande bâtisse ne
compte pas moins de
cinq caves voûtées.



Maison Legouis auparavant
maison Chambard.
(ci-dessous et pages suivantes).



























